

Imen Mizouri

Université Sorbonne Paris Nord, France / Université de Sfax, Tunisie

mizourimen@yahoo.com

<https://orcid.org/0000-0003-0076-4978>

Numéro 1 - 2022 de la revue *Le français moderne* 2022, dirigé par Véronique Magri, CILF, Paris. *Nouvelles textualités ?*

Le passage de la fixité du papier à la dynamique du numérique marque l'avènement de nouvelles textualités qui ébranlent les descriptions du texte, au cœur du débat linguistique depuis des décennies. C'est dans ce cadre que s'inscrit ce numéro du *Français Moderne*, dirigé par Véronique Magri, où, dès le titre, se pose la question principale : *nouvelles textualités ?* S'inspirant de l'intitulé de J.-M. Adam (2015)¹, l'enjeu fondamental est comment *faire texte*. Cette requête mérite de nouveaux outils ainsi que de nouvelles perspectives permettant de mieux l'envisager.

La question posée dans l'intitulé encapsule toute la problématique prédominante aussi bien en linguistique que dans d'autres domaines connexes. Les chercheurs essaient de combler le hiatus entre l'herméneutique du texte et sa digitalisation qui rompt avec son rattachement. Les huit contributions, aussi riches que variées, sont suivies de deux hommages à deux feu-linguistes : le premier *in Memoriam*, consacré à la Professeuse Maria Gabriella Adamo (1942-2021), est soigneusement signé par ses collègues et amis F. Berlan, C. Fuchs et O. Soutet où ils louent sa belle carrière et sa contribution incontournable notamment dans l'étude de la synonymie italo-française. Dans le second, dédié à Margarita Sabanéeva (1932-2019), Z. Geylikman, E. Nikitina et M. Solovieva montrent leur admiration devant sa carrière pédagogique et leur reconnaissance envers « son intellectualité si pétersbourgeoise ».

Avec la pluralité des approches, notamment la sémantique de corpus, la linguistique textuelle, la linguistique de corpus, l'avènement des Big Data textuelles et l'explosion de la puissance de calcul, le point commun de toutes les contributions est de poser de manière inédite les conceptions nouvelles de l'unité *texte*. L'enjeu principal étant d'en situer l'évolution, comme le souligne si bien la coordinatrice, à travers la création d'un nouvel « espace non plus métrique, mais

topographique », les articles peuvent être ramenés à trois aspects : les questions épistémologiques, les formes hybrides et l'incidence du numérique sur le texte.

Le débat autour des questions épistémologiques et phénoménologiques qui consiste à se demander comment les nouvelles technologies contribuent à faire émerger une forme textuelle inédite est mis en exergue par V. Magri qui dresse le bilan par le biais d'une interrogation qui transcende tout le numéro : « *A l'ère du numérique, que reste-t-il du texte ?* » (p. 3). En ouvrant la voie à de nouvelles perspectives, Magri situe l'évolution pour décrire ce nouvel objet d'étude hybride qui réunit la part linguistique et la part technique, en pointant du doigt le flou conceptuel et le foisonnement terminologique qui affluent autour de l'entité *texte*. Ainsi pourrions-nous citer le néologisme *textiel*, contraction de texte et de logiciel, ou des séquences comme *textualités numériques*, *nouvelles textualités*, etc. Face à ce flottement, Magri fait la synthèse de toutes les contributions et pose un prototype de *texte* variable et multiforme à la fois, ce qui génère, selon J.-M. Adam, de nouvelles formes de *textualité*. La catégorisation est ainsi graduelle, d'où les niveaux micro-, méso- et macro-textuels, la linéarité et la séquentialité, la réticularité, l'ouverture infinie, etc.

C. de Bary (p.13) plaide pour une approche culturelle des textualités, en parlant de l'*Oulipo*, un groupe présenté au séminaire de Linguistique quantitative de J. Favard (1964) qui est souvent cité pour sa contribution à l'émergence de nouvelles formes de textualités numériques et à la définition de la littérature générative informatique. Cette tentative de modélisation linguistique a pour but de générer des textes. L'*Oulipo* a moins anticipé de nouvelles textualités qu'il n'a participé des mutations culturelles plus générales, et ce grâce à son intérêt pour toutes les formes d'écrits comme pour toutes les cultures, à commencer par la culture mathématique.

Outre l'analyse matricielle, entamée avec les poèmes de Queneau, d'autres réalisations suivent cette expérimentation. On peut citer, entre autres, les « aphorismes artificiels » de M. Bénabou et « prose et combinatoire » de P. Braffort, présentés dans l'Atlas de littérature potentielle (1981). Les premiers générateurs textuels s'appuient sur la combinatoire. La contribution de l'*Oulipo* à l'invention de la littérature générative ne résulte donc pas seulement de son intérêt pour l'informatique, mais de son « idée initiale » : « L'idée d'injecter des notions mathématiques inédites dans la création romanesque », comme le dit le co-fondateur François Le Lionnais (cité p. 16). Ce groupe a donné lieu à une création récente, l'*Alamo* (1981) qui poursuit désormais les objectifs du groupe, avec la différence de montrer que l'informatique n'est plus centrale.

S'inscrivant dans la thèse TAC (la technique comme anthropologiquement constitutive), S. Bouchardon et M. Riguet (p. 43) émettent l'hypothèse que tout nouveau support technique transforme la lecture. En rompant avec une vision formaliste pour

mieux saisir les dynamiques internes, cette étude se propose d'interroger le texte numérique par la voie de l'écriture en mouvement. Pour cette question, trois pistes sont envisagées : le texte comme tissage à l'aune de nouvelles créations de « littérature numérique », les dimensions multiples de ce genre de texte et le texte comme trame de matériaux polysémiotiques.

Pour ce qui est de la première piste, il est question de concevoir le texte comme un « objet complexe qui engage le point de vue sémiotique » (p. 44). Ainsi appréhender le tissage *techno-polysémiotique* ne serait-il pas finalement une façon d'admettre le texte comme un tissu *multimédia* dont les matériaux sont enchaînés comme des *flux*, c'est-à-dire comme des éléments mouvants qui entretiennent des relations sous-jacentes. La deuxième piste concerne plutôt l'hybridité du texte numérique qui se caractérise par sa dynamique, d'où l'émergence de « petites formes » comme le champ de recherche, les liens hypertextes, les nuages de mots, etc. Cela permet de penser l'enchevêtrement des différentes strates textuelles d'une œuvre numérique disposant de différentes formes multimodales de textualité : sonore, visuelle, scripturale, etc. Le texte entier se révèle donc dans un maillage étroit entre plusieurs couches textuelles et dans les mouvements profonds qui le traversent. Pour la troisième piste, les auteurs entendent le *texte-tissu* comme un processus qui porte non seulement l'ensemble de matériaux hybrides, mais aussi le mouvement qui les assemble et les fait parler, c'est-à-dire « le geste d'écriture qui leur donne forme » (p. 51). Il s'agit de mettre l'accent sur les forces internes, dynamiques et constitutives d'une textualité qui se donne par le mouvement.

La convergence de ces trois dimensions permet de penser les *textualités numériques* par leur ouverture et leur mouvement comme une toile de formes stratifiées s'inscrivant dans un mouvement intérieur qui les génère comme un processus ouvert et évolutif.

Le deuxième volet de ce numéro concerne la bipartition entre écrit et oral ou, plus généralement, les formes hybrides. Trois textes sont retenus : celui de Colas-Blaise sur *les nouvelles textualités*, l'*autorité* de Maingueneau et *le thread* par Longhi.

Dans son étude, M. Colas-Blaise (p. 29) expose les fondements d'une réflexion sur les textualités numériques qui, plutôt que d'en envisager la dissolution, montre comment certaines propriétés (*hypertextualité*, *délinéarisation*, *logique argumentative*, *pluri-sémioticité*, *technogénéricité*, etc.) sont obtenues par conversion à partir des textualités non numériques. Une double étude de cas, mettant en regard un texte imprimé qui mime les textualités numériques et un écrit numérique, permet à l'auteur de vérifier ces propriétés et de mettre l'accent plus particulièrement sur une double dynamique analeptique et proleptique ainsi que sur le statut d'une part de l'auteur, et d'autre part d'une source numérique énonciative plurielle modifiant le rapport au savoir.

Dans une perspective sémio-linguistique, la notion de *textualité numérique* est interrogée à la lumière de la réticularité, à l'aune de laquelle peuvent se mesurer les degrés de refonte de sujet et de subjectivité, d'identité, de style et de forme. Colas-Blaise remet en question la légitimité de l'appellation texte « numérique ». Face aux positions mitigées des uns et des autres, - les uns qui parlent de « dissolution du texte numérique, de la décontextualisation, de l'infinitude, de l'immatérialité et de l'absence d'énonciateur (cf. Simone, 2012), les autres qui ne considèrent pas le texte numérique comme un genre textuel -, la « révolution numérique » invite à réinterroger certains acquis qui portent essentiellement sur les constats d'homogénéité/ hétérogénéité, de simplicité/ complexité, d'unicité/ multiplicité, de stabilisation/ flux, etc. La rupture provoquée par cette révolution donne lieu à un double déplacement conceptuel, en direction d'abord d'un réseau en partie autorégulé, et par la suite d'une ouverture sur des trajectoires socio-numériques. Tout comme le texte non numérique, qui se caractérise essentiellement par un tout de sens qui ne se résume pas à une successivité de phrases isolées mais qui requiert des pans textuels, des segmentations mais aussi des opérations de liage aux niveaux micro-, méso- et macro-textuels (cf. J.-M. Adam, 2006), la mise en forme de la « textualité » numérique et de l'édition permet l'examen des formes de mutations à partir des écrits d'Eric Sardin. Colas-Blaise montre comment les symboles, les flèches et toutes les formes multicodeques miment la progression thématique textuelle. Elle conclut que « les nouvelles textualités ne *supplantent* pas les textualités non numériques, ne les balayent pas, mais expérimentent des formes inédites de cohabitation en production et en réception » (p. 30).

Cette défamiliarisation qui touche l'expérience gestuelle inhérente à la lecture et à l'écriture approche les nouvelles textualités sous l'angle de deux principes de rationalité : la pensée réticulaire qui constitue un principe explicatif satisfaisant et la profondeur chaotique qui sous-tend des formes d'écritures spécifiques. Cela donne l'impression de strates de profondeur ou d'une logique « tourbillonnaire », le texte étant potentialisé, c'est-à-dire relégué au second plan où il entre en résonance avec le texte « réalisé » (p. 36). Ainsi la révolution concerne-t-elle plutôt, pour l'auteur du moins, des adaptations ou des intégrations dans le système au profit des ruptures ou des discontinuités. Ce n'est ainsi qu'une manière inédite de construire la textualité.

Dans son article « Autorité constitutive du texte » (p. 64), D. Maingueneau aborde la problématique de « l'effritement de l'autorité du texte » à travers la pratique du commentaire. Il souligne l'écart entre « texte » et « webtexte », ce double décentrement qui fait du webtexte un carrefour et un objet manipulable à la fois.

Pour établir la distinction entre *texte* et *textiel*, plusieurs dichotomies se mettent en place, notamment celles de *texte/ textualité*, *discours vernaculaire/ discours*

institutionnel, etc. L'étude d'un article commenté, paru dans le *Figaro* et qui récapitule une enquête réalisée par l'*IFOP*, met en saillance le contraste entre l'unicité de l'auteur et la pluralité ouverte des commentateurs qui « forment des agrégats de pseudonymes sans ancrage » (p. 69), d'où la dissymétrie entre le dévoilé et les masqués, le connu et les inconnus ou les meutes. Le webtexte est lui-même entouré de webtextes « approximatifs » qui entretiennent une relation problématique avec la norme, tant sur le plan de l'orthographe que sur celui de l'expression. Maingueneau remet en question la textualité de ce genre d'articles, ce qui favorise « l'apparition d'énoncés qui entretiennent un rapport doublement problématique à la textualité du texte » (p.71-72). Cela va sans dire que bien que le texte s'éloigne de sa configuration principale, ou comme l'exprime Adam « texte soluble dans le textiel », il y reste des vestiges.

La problématique des discours numériques, plus particulièrement des *tweets* et des *threads* au regard de leur textualité et textualisation, est exposée dans l'article « Le thread, un texte cousu de fil numérique » (p. 107) où J. Longhi traite la question des dispositifs de production, notamment celle des threads, en cherchant à en décrire les pratiques, les projets d'écriture et les enjeux pragmatiques. L'auteur montre comment le statut du texte change profondément à cause de l'impact des technologies numériques. L'enjeu consiste donc à recomposer le thread en un texte pour « le lire en entier de façon claire ». Les différentes caractéristiques, à savoir la longueur, la séquentialité et la lecture unifiée, interrogent sur la caractérisation linguistique de ce nouvel objet sémiotique et textuel et sur le statut à lui accorder notamment du point de vue textuel, générique et discursif. Pour Longhi, concevoir le thread en tant que pratique située dans un environnement numérique selon un certain contexte socio-discursif et technologique permet de prendre en compte sa dimension langagière mais aussi socio-numérique. En se référant au principe de « multiplicité et d'emboîtement des échelles » (P. Lévy, 1991 : 66) qui fait que l'hypertexte s'organise sur un mode « fractal », Longhi procède à une analyse quantifiée pour montrer que le thread a la capacité de se métamorphoser et, par conséquent, d'évoluer pour acquérir le rang de texte composite ayant un statut particulier, à la fois « tout et somme des parties », « assemblage de fils et tissu » (p. 132).

La troisième partie de ce numéro comporte les études qui traitent, d'une manière ou d'une autre, de l'incidence de la technologie sur le texte. Il s'agit d'abord de la contribution de D. Mayaffre et L. Vanni (p.135), intitulée « *texte profond. Textualité et deep learning* », qui propose une vulgarisation du deep learning du côté de la linguistique textuelle. Les auteurs reviennent, à la lumière du numérique, sur quelques notions fondamentales comme la *textualité*, l'*intertextualité* ou le *cercle herméneutique* dans la sémantique de corpus. En se positionnant du côté de l'interprétant, ils interrogent la lecture et plus précisément la lecture numérique contemporaine, les lectures

des textes que proposent les ordinateurs via l'IA et sa contribution à « fabriquer des textes » inédits. En partant de la constatation que la machine lit des textes avec une « acuité qui n'a pas la pertinence de la lecture humaine bien sûr, mais possède sa logique mécanique » (p. 135), les auteurs montrent que les logiciels lisent et classent, parfois de manière plus systématique que l'esprit humain, le vocabulaire exhaustif de Shakespeare, les segments répétés de de Gaulle ou les paragraphes de Proust. Cela permet de lemmatiser et d'étiqueter morpho-syntaxiquement de gros corpus en très peu de temps.

En posant l'hypothèse que l'IA est susceptible de révéler des structures profondes (deep) des textes et de mettre en lumière certains obstacles, Mayaffre et Vanni focalisent, après avoir rappelé les principaux fondements de l'IA, sur l'idée principale du deep learning, et plus précisément, le fait de demander à la machine d'apprendre (learning) à discriminer des objets simples ou complexes comme une image ou comme un texte. La plupart des modèles d'apprentissage sont dits « supervisés » (p.137), l'idée est de donner à la machine un grand nombre de discours des hommes politiques et lui demander d'y repérer les traits linguistiques caractéristiques des présidents (Macron, de Gaulle et Mitterrand). L'ordinateur opère par « abstraction successive » pour détecter le sens obvie d'un texte ou d'un discours moyennant différents types de filtres lexicaux, grammaticaux, syntaxiques, etc. Procéder par compilation systématique des données permet de calculer les combinaisons qui « font texte ».

Au-delà du changement du support, en l'occurrence du rapport à la digitalisation et du changement de canal *médio-logique*, dans les termes de Debray (1991), pour la linguistique textuelle (J.- M. Adam, entre autres), passer du livre à l'écran engendre une rupture radicale épistémologique avec l'analyse littéraire classique. Pour dépasser ces impasses descriptives, les auteurs se réfèrent à plusieurs cadres théoriques pour combler ce hiatus entre l'herméneutique du texte et sa digitalisation qui rompt avec tout rattachement du texte. Ils retiennent notamment la linguistique textuelle telle que J. M. Adam la conçoit, auteur pour qui, passer du livre à l'écran n'est pas simplement un changement matériel du sens. Ils y ajoutent la sémantique interprétative de F. Rastier qui segmente le texte en *unités pertinentes* (2020 : 146) en opposant tradition logico-grammaticale et tradition rhétorico-grammaticale. La première consiste à définir le texte au moyen d'unités minimales qu'une grammaire devrait définir. La deuxième conçoit le texte comme un tout dans lequel il convient de repérer des fragments pertinents ainsi que les régimes de relations entre ces fragments. Les auteurs soulignent eux-mêmes la limite de cette démarche : *Quoiqu'il en soit, unités constitutives ou fragments constitutifs, la définition des « éléments » ou des « grandeurs » du texte reste fragile [...]* (p.142). Ils revendiquent désormais leur posture herméneutique : « Faire texte comme faire sens, c'est admettre que le global

(le monde, le point de vue, l'intention, l'œuvre, le corpus, le texte dans sa globalité) détermine le local (par exemple le mot, le syntagme, le paragraphe) » (*Ibid*).

Pour tracer le mouvement biunivoque entre le tout, le texte, et ses parties, Mayaffre et Vanni placent la problématique du côté de l'intertexte. Il s'avère, après illustrations, que ces échos intertextuels ou ces « modulations » d'un même motif permettent d'identifier le genre textuel ritualisé. Ils concluent que « Le deep learning en effet apprend des données textuelles jusqu'à corriger le point de vue initial » (p. 151) mais « c'est le point de vue qui crée l'objet ».

De leur côté, G. Achard-Bayle et O. Pesek (p. 75) tentent de vérifier si la version électronique permet une lecture nouvelle ou « augmentée » en comparaison de la version papier. L'analyse porte sur un empan du texte au niveau « moyen » de l'organisation textuelle : le paragraphe. En se plaçant sur le terrain de la linguistique textuelle et en adoptant les notions, méthodes et pratiques, et après avoir rappelé les limites et les fonctions du paragraphe ainsi que les modes d'organisation et d'enchaînement thématique à l'intérieur comme à l'intersection des paragraphes, tout en précisant leur conception de l'hypertextualité qui représente l'une des propriétés fondamentales du texte, les auteurs procèdent à l'observation et à l'analyse séquentielle et thématique d'un article journalistique du même quotidien sur différents supports, papier ou numérique, considéré dans son organisation en paragraphes qui tient compte de l'usage des outils organisateurs (connecteurs textuels, marqueurs de points de vue, etc.).

La problématique se décline en trois points : le lien de continuité thématique intra- et inter-paragraphe, le statut de cet empan (paragraphe) dans la structuration textuelle et le rôle des liens hypertextuels dans le séquençage en paragraphes. Pour répondre à ces questions, les auteurs commencent par une mise au point des notions évoquées (*paragraphe, séquence, période, structure thématique et compositionnelle*, etc.) tout en élucidant plusieurs confusions comme *paragraphe/ période, paragraphe/ séquence*, etc. Cela permet de définir d'abord les éléments clés de la structure sémantique pour la mettre par la suite en relation avec les éléments typographiques des deux versions observées. Après quoi ils interrogent le rapport entre la structure globale du texte et sa division en paragraphes pour démontrer les enjeux des nouveaux écrits numériques. Le fait de souligner la dimension « fondamentalement hypertextuelle du texte » (p. 68) permet de voir, hormis une légère différence dans la gestion de l'espace textuel qui impacte les conditions de lecture mettant en parallèle une réception simultanée et une défilante, la coïncidence des divisions en paragraphes avec les différents segments du plan textuel. Il s'avère que le texte « électronique » dispose de paramètres structurels fondamentaux identiques à ceux d'une version « classique » du texte.

Texte, textiel, webtexte, nouvelles textualités, textualités numériques, etc., cette

avalanche d'appellations montre l'hésitation des traitements qui tournent autour des observables locaux ne permettant pas d'embrasser la totalité d'un texte ; cela montre l'inintelligibilité du numérique et plus particulièrement de l'IA qui ne permet pas d'aborder ce que certains auteurs appellent « le texte profond », ne serait-ce, en fin de compte, que les enchaînements inférentiels du texte.

Note

1. Adam, J.-M. 2015. *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.